LE TRADUCTEUR « À GENOUX » – EN MARGE DE LA *VIE DE JÉSUS* DE FRANÇOIS MAURIAC

Maria-Otilia OPREA
Université « Lucian Blaga » de Sibiu,
Roumanie

Abstract: *Vie de Jésus* of François Mauriac written in the support language of the French Catholicism and translated in Romanian for a majority Orthodox audience does not rise difficulties in interlingual and interconfessional translations. A first demand consists, surely, in the profound knowing of the both languages – the source language and the target language, then the specific terminology for each confession proves to be necessary, however this should not be absolutised, because the theological language is conventional. Therefore, that is why I stopped at the mission and the quest which only a certain type of translator – **the Christian translator** – must bear and fulfil with holiness. In this particular case a good translation is the fruit of the true prayer. If the author, overwhelmed by a sacred feeling of unworthiness, writes "on his knee" in front of the eternal Truth, if the translator, precisely as the author, does not unbind himself from the Presence of the Christ, without whom any Christian text loses its meaning and purpose – detach witch himself Mauriac feared – then this will happily lead to a real transfiguration of the mind and the soul of the readers, therefore a double triumphant finality.

Keywords: Presence of Christ-God-The Man, Christian translator, Christian virtue, translation as prayer, confession of words, truth, transfiguration of the readers' live.

La *Vie de Jésus* écrite en 1937 par François Mauriac, le renommé écrivain catholique du XX^{e} siècle, apporte un fort éclairage religieux à son œuvre romanesque, à coté des essais : *Souffrance et bonheur du chrétien* (1930), *Fils de l'homme* (1958), *Ce que je crois* (1963), ouvrages de méditation qui précisent la manière dont l'auteur vit le Christianisme, en particulier le Catholicisme.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

Dans *Le Romancier et ses personnages* (1933), véritable document d'expérience poïétique, Mauriac estime que l'écrivain peut concilier – même si avec difficulté – sa foi et sa façon de « singer Dieu » en créant des personnages. Mais qu'arrive-t-il au cas de Jésus ? A-t-on affaire encore à un Mauriac démiurge auquel Sartre reprochait de créer des héros seulement pour les juger et jouer au Dieu avec eux ? Pas plus. Cette fois-ci Mauriac renonce volontiers au « jugement »[1] qu'un romancier chrétien aurait le droit de porter sur ses créatures, aussi bien qu'à la qualité de romancier, parce qu'il se veut le vrai chrétien apparenté au Christ, en tant que *eikon Eikonos* (Col. 1, 15), l'humble créature agenouillée devant Son Créateur. « Voilà donc, s'écrie Jean Touzot, un Mauriac qui échappe aux contingences du roman, qui transcende l'instant journalistique et qui, dans l'Histoire, fait élection du seul personnage dont les paroles ne passeront pas »[2]. En fait, la *Vie de Jésus* n'est pas un roman, comme voulait le faire croire l'idéologie communiste de l'ancien régime – voir la parution du livre traduit en roumain aux Éditions « Bună ziua » (Bucarest, 1990), portant en bas du titre l'ajout explicatif : « roman », et cela puisque le Christ n'est pas une légende ou un mythe ou un personnage créé par l'esprit de l'homme feuerbachien.

Par ce livre « téméraire », l'auteur s'inscrit certainement dans une tradition. Mais par rapport à tous ceux qui l'ont précédé en ce domaine de la biographie christologique, il ne glisse pas vers une interprétation mythique des Évangiles et ne pose ni le problème de leur composition littéraire. Le portrait du Jésus qu'il dresse est tout à fait différent du « doux et charmant poète de Galilée »[3] de Renan ou du personnage terrifiant de Henri Barbusse ou du Jésus inqualifiable de Nikos Kazantzakis. Pour lui « le Christ de l'histoire » est authentifié par « le Christ vivant dans l'Église, vivant dans les Saints et en chacun de

[1] François Mauriac, « Vue sur mes romans », *Le Figaro littéraire*, 15 novembre 1952, dans « Les Cahiers de l'Herne », sous la direction de C-tin Tacou et Jean Touzot, Paris, Éditions de l'Herne, 1985, p. 167 : « le jugement qu'il porte sur ses créatures, qu'il le veuille ou non, demeure en suspens et contrebattu sans cesse par la Grâce invisible dans son œuvre, mais toujours présente ».

[2] Claude Escallier, *Mauriac et l'Evangile*, préface de Jean Touzot, Paris, Éditions Beauchesne, 1993, p. 3.

[3] Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Éditions Payot, 1932, p. 140.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

nous »[4]. Jésus est « le Fils »[5] et « l'Agneau de Dieu »[6], « l'Auteur de la vie »[7], « l'Être infini »[8], « le Créateur »[9], « le Verbe incarné »[10]. À l'antipode de la grande tentation de l'homme-dieu, Mauriac offre généreusement à ses lecteurs l'image de la Personne du Dieu-homme. Il a compris que la divino-humanité représente « la valeur suprême » et « le critère ultime » de toute chose[11]. C'est ainsi que le livre de Mauriac représente une dénonciation, reprise par le traducteur et permanentée par les lecteurs chrétiens, de toute tentative de réduction des vérités divino-humaines de l'Évangile aux dimensions des idéologies humanistes. Seul le Dieu fait homme révèle à l'homme la vérité de son être et la destinée heureuse à laquelle il est convié : que l'homme devienne dieu par son intégration à l'Église qui n'est autre que le corps même du Dieu-homme.

La vie de Jésus exige d'être écrite, traduite et, au bout du compte, appropriée à la lumière de la vérité biblique. L'exposé que nous offre Mauriac n'est pas un corpus historique immanentiste, mais un contenu qui présente l'histoire du salut éternel et qui, par sa force pédagogique, favorise la participation consciente du lecteur à ce continuum de la mémoire et à l'incarnation effective du Christ dans son âme et sa vie. On sait que le traducteur est le lecteur par excellence. A-t-il le droit de traduire ce livre comme il traduirait un roman ou tient-il compte du fait qu'une monographie christologique authentique est nécessairement fondée sur la Révélation des Saintes Écritures et que, par conséquent, toute intention mystificatrice du texte d'origine est à proscrire ? Quelle serait dans notre cas la tâche du traducteur chrétien ? La même que celle de l'auteur : persuader les lecteurs, au moyen de la langue, que « le Jésus des Évangiles est le contraire d'un être artificiel et composé », qu'Il est « la plus frémissante des grandes figures de

[4] François Mauriac, *Vie de Jésus*, Paris, Éditions Flammarion, 1993, p. 13.
[5] *Ibidem*, p. 20.
[6] *Ibidem*, p. 22.
[7] *Ibidem*, p. 77.
[8] *Ibidem*, p. 89.
[9] *Ibidem*, p. 241.
[10] *Ibidem*, p. 18.
[11] Père Justin Popovitch, *Philosophie orthodoxe de la vérité*, traduit du serbe par Jean-Louis Palierne, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1997, tome 5, p. 462.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

l'Histoire et, entre tous les caractères qu'elle nous propose, le moins logique parce qu'Il est le plus vivant ». À nous reste de « Le saisir dans ce qu'Il a de particulier, d'irréductible »[12].

Écrire et traduire n'importe quel livre dans n'importe quelle langue de la terre ne réclame pas forcément la mise en accord de la raison, du cœur et du *modus vivendi hic et nunc*. On n'a pas besoin d'une certaine position du corps ou disposition de l'âme dans cet acte du faire créateur. Mais « sans doute une *Vie de Jésus*, il faudrait l'écrire à genoux – déclare Mauriac, dans un sentiment d'indignité propre à nous faire tomber la plume des mains. Cet ouvrage-là, un pécheur devrait rougir d'avoir eu le front de l'achever »[13].

Mauriac pose en filigrane le problème de l'intégrité de l'écrivain qui, à un moment donné de sa vie, prouve le désir ardent de rencontrer personnellement Dieu et de proclamer Son amour divin au monde entier. Il s'encadre de la sorte dans une nouvelle typologie auctoriale, où la place d'honneur est attribuée à ***la vertu chrétienne***. Le traducteur lui-aussi, en tant qu' « auteur » et « ré-écrivain » de l'œuvre doit passer volontairement par une *métanoïa*[14] ontologique, par une acquisition progressive de la vertu et mettre son âme à genoux devant Celui qui est justement l'être de la vertu et dont « la respiration » veut se faire entendre par le public-lecteur.

Le texte biblique accomplit aussi une « fonction appellative » : « si l'auditeur [y compris l'auteur et le traducteur] ne traduit pas en actes [de bonne foi] l'appel entendu, il n'a rien fait, il n'a pas véritablement écouté »[15]. L'affirmation faite à Moïse par les Hébreux, au désert est révélatrice : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous le mettrons en pratique, nous l'entendrons » (Ex 24,7). Plus naturel semblerait *entendre* et puis *mettre en pratique*. Le verset 20 du Psaume 103 (102) renforce l'idée de ce renversement de la logique humaine : « Bénissez le Seigneur, vous ses

[12] F. Mauriac, *op. cit.*, p. 26.
[13] *Ibidem*.
[14] Terme grec qui se traduit par : conversion / changement de mentalité / de conduite.
[15] Roland Meynet s. j, *Études sur la traduction et l'interprétation de la Bible*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, collection « Sources-Cibles », dirigée par Henri Awaiss et Jarjoura Hardane, 2006, pp. 20-21.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

anges, forces d'élite au service de sa parole, qui obéissez dès que retentit sa parole »[16].

Traduire authentiquement une *Vie* authentique *de Jésus* ou tout livre qui contient la parole de Dieu est non seulement un ***acte poïétique / poétique***, une « écoute particulière », mais surtout un ***acte ascétique ecclésial*** qui atteste la mission intérieure de « l'Église une, sainte, catholique et apostolique ». L'Évangile se résume au fond en ces deux vertus-ascèses divino-humaines : la prière et le jeûne, qui seulement ensemble chassent des lèvres de l'homme tout mot indécent et de son être toute pensée et tout désir impurs. Le travail du traducteur chrétien est pareil à celui du peintre d'icônes. C'est une chose constatée que les icônes les plus réussies et fidèles à l'original sont celles peintes en priant et en jeûnant. Au traducteur revient également la tâche idéale de refaire avec les moyens de sa propre langue et les moyens chrétiens à sa portée une icône : l'icône de l'icône de départ.

Si vous me permettez, j'appellerais tant l'auteur que le traducteur chrétien les **Apôtres** modernes du Christ ressuscité, l'un Luc, l'autre Cléopas, dont les yeux s'ouvrent au moment suprême de la fraction du pain, plus précisément de l'Eucharistie. Voici donc la confirmation étymologique la plus élevée du terme **compagnons** : ce sont ceux qui mangent ensemble le même pain, le Pain de la Vie descendu du ciel. C'est le moment où ***la gnose*** et ***la glose*** s'entremêlent, car la nuit de la vie finit et les deux, même si distancés dans le temps, commencent, la plume à la main, de rendre « témoignage à Celui (…) qui s'obstine à survivre, à orienter des millions de destinées »[17]. Ce qui est remarquable est le fait que tout le chemin vers l'Emmaüs de la Révélation Jésus les accompagne et leur explique ce qui est dit à son sujet dans toutes les Écritures (Lc 24, 15-27), ce qui signifie que l'acte chrétien du faire/ traduire est un ***acte synergétique***, fruit de la prière : « Reste avec nous car la nuit approche » (Lc 24, 29) et signe d'un « coeur brûlant » transfiguré par la présence de Dieu : « Notre cœur ne

[16] En roumain : « Toate câte a grăit Domnul le vom face şi le vom asculta » (Ieş. 24, 7) ; « Binecuvântaţi pe Domnul, toţi îngerii Lui, cei tari la vârtute, care faceţi cuvântul Lui şi auziţi glasul cuvintelor Lui » (Ps. 102, 20).
[17] F. Mauriac, *op. cit.*, p. 15.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Écritures ? » (Lc 24, 32).

Les voilà tous les deux **témoins** et **confesseurs** du Verbe de Dieu[18], engagés dans une lutte terrible contre les mystificateurs-ennemis de la Vérité, authentifiés par la grandeur de leur engagement d'« annoncer la Bonne Nouvelle » à toutes les gens, en les baptisant (Mc 16, 16) du baptême de la Parole. Cela leur confère aussi la qualité de véritables **pêcheurs d'âmes**, grâce à la puissance révélatrice de la parole humaine, admirablement saisie par le grand théologien roumain Dumitru Stăniloae. Étant donné l'interdépendance entre la parole et l'âme humaine, le Fils de Dieu S'est fait « le Modèle du vrai sujet humain parlant », tout en rétablissant ainsi la fermeté du sujet, par l'expérience de la certitude sur Dieu et, à la fois, la puissance et la vérité de la parole[19]. Il y a, par conséquent, une intime relation entre *la Parole-le Christ* (le Logos), *la parole du Christ* (thaumaturgique – Mt 8, 16 ; Mc 4, 41 ; Lc 4, 36), *la parole sur le Christ* (notamment biblique), *la parole liturgique* et *la parole humaine*, puisque toutes sont à même de ressusciter les morts.

Le premier pas vers cette grande fête de la vie le constitue la catharsis de la conscience, dont les mouvements annoncent à l'âme « la résurrection de la raison» tuée jadis par le péché et l'ignorance. Mauriac sait que son livre a troublé heureusement des consciences endormies, malgré l'image trop personnelle que l'auteur a donné du Christ[20]. L'objectif du traducteur chrétien doit être le même : ***toucher et changer les âmes***, tout en essayant de ne dévier aucune parole de l'origine et de sa finalité divine. La puissance de la parole humaine est grande. Cependant, dans ce don suprême duquel seul l'homme a été doué se cache aussi le suprême péril. « La parole est la modalité d'expression de la Vérité, mais aussi celle de la tromperie démoniaque »[21] – affirme à

[18] *Ibidem*, p. 21 : « Ce livre si indigne de son objet n'est qu'une réponse entre mille autres, le témoignage d'un Chrétien qui sait que ce qu'il croit est vrai ». Pas plus que l'auteur, le traducteur ne peut pas transmettre la vie de Jésus avec détachement.

[19] Pr. Dumitru Stăniloae, *Iisus Hristos sau restaurarea omului*, Craiova, Editura Omniscop, 1993, pp. 232-241.

[20] F. Mauriac, *op. cit*., p. 16.

[21] Alexander Schmemann, *Postul cel mare*, trad. rom. A. Stroe et L. Constantin, Bucureşti, Editura Univers Enciclopedic, 1995, p. 37.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

juste titre Schmemann. Vu la fonction éthique de la parole, et l'auteur et le traducteur sont absolument responsables de la manière dans laquelle ils l'utilisent. En outre, c'est à la parole revendicatrice de Dieu qu'ils vont et que nous tous nous allons en rendre compte (He 4, 12-13). Dans l'univers moral l'écho d'un seul mot, soit-il prononcé ou écrit, passe de l'âme à l'âme, de père en fils, de génération en génération, en créant ou en tuant, en édifiant ou en détruisant, en semant l'amour ou la discorde.[22] Ce n'est que l'auteur et le traducteur chrétiens, conscients de leur grande mission et responsabilité dans le monde, qui s'avèrent être ainsi les meilleurs stratèges quant à la réception de l'oeuvre mise en circulation.

Il est à remarquer encore un aspect très important : un bon traducteur chrétien ne peut pas traduire des livres blasphématoires, car sa conscience ne le lui permet pas. Il s'ensuit qu'entre un auteur et un traducteur chrétiens il faut qu'il s'établisse invisiblement une communion de pensée et de sentiment. Tous les deux doivent mener une vie morale en concordance avec les préceptes évangéliques afin que leur livre en soit un puissant témoignage et qu'il atteigne effectivement son but : s'éterniser par les âmes qui, en le lisant, s'en sauvent. Un livre est bon s'il a un *happy end* dans l'éternité.

Écrite par un écrivain catholique pour un public catholique, la *Vie de Jésus* a été traduite par des traducteurs orthodoxes pour un public majoritairement orthodoxe. En tant que prêtre, l'un des deux traducteurs a certainement visé ses ouailles, il a fait ce geste admirable pour un public bien ciblé. Nos traducteurs ont transposé la *Vie de Jésus* dans les vêtements de l'Orthodoxie, faute de quoi le lecteur en général n'en fût peut-être pas du tout attiré. Il est vrai que Mauriac écrit avec excès de cœur et que par la traduction on perd dans une certaine mesure l'effet stylistique du livre, mais ce qui compte c'est l'effet global du texte mauriacien : ***convertir les esprits et les cœurs***. C'est pour cela, je crois, que les traducteurs évitent le dépaysement des lecteurs en faveur de la familiarité de ces derniers avec le fort paradigme orthodoxe de l'âme du peuple roumain.

La *Vie de Jésus* prend la forme d'un vase communicant entre les confessions. Les mots que nous employons dans notre vie religieuse

[22] Dumitru Ioan Belu, « Graiul în funcţia lui etică », *Mitropolia Moldovei şi Sucevei*, XLVII, nr. 7-8, 1971, p. 461.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

relèvent de notre appartenance confessionnelle. Il n'est pas suffisant donc de bien maîtriser la langue du texte-source pour le traduire ou bien la langue dans laquelle on traduit, mais aussi la terminologie religieuse et doctrinaire dans toutes les deux langues. Au traducteur chrétien, de même qu'à l'auteur chrétien, on requiert de solides connaissances dogmatiques, bibliques, patristiques, liturgiques etc. afin d'éviter et d'identifier les hérésies. Ne pas oublier que la théologie des Saints Pères de l'Église est valable pour tous les gens et pour toutes les époques. Théologien à la fois, le traducteur chrétien observe attentivement la formulation linguistique, mais il ne reste pas un simple philologue. Il prend conscience du fait que la langue théologique est « sémantique », « indicative », « déclarative », mieux dit « conventionnelle »[23], tandis que la vérité qu'elle s'efforce d'exprimer est absolue. Elle montre l'existence et non pas l'essence de la vérité. Ce qui pèse en fin de compte est le degré d'expérience de la vérité que le Saint Esprit offre aux écrivains disponibles.

La langue (théologique) n'est pas révélée, mais elle est l'œuvre de l'homme. En ce qui concerne le roumain, les structures grammaticales indiquent le fait que les termes religieux y sont entrés justement dans sa période de formation. Par rapport au français, la langue roumaine – langue éminemment chrétienne et particulièrement orthodoxe – jouit d'un multiple héritage, d'où sa richesse incontestable[24]. Elle détient des mots et des termes linguistiques avec un contenu téologico-liturgique provenus non seulement du latin, mais aussi du slavon, du grec et de l'hébreu. Notre Orthodoxie slavonne a consacré certains termes, parmi lesquels : « Sfântul Duh » (slav. > *duhŭ*) pour la même réalité désignée chez les catholiques par « Sfântul Spirit » - « le Saint Esprit » (lat. > *spiritus*)[25] ; « taină » (slav. > *tajna*) à la place du terme catholique « sacrament » –« sacrement » (lat. > *sacramentum*) etc.

---

[23] Stilianou G. Papadopoulou, *Teologie şi limbă*, trad. Pr. Conf. Dr. Constantin Băjău, Editura Mitropolia Olteniei, Craiova, 2007, pp. 47-53.

[24] Un exemple éloquent dans ce sens-là : le terme français *Eucharistie* peut se traduire en roumain au moins de quatre manières : (Sfânta) Euharistie, Împărtăşanie, Cuminecătură, Grijanie.

[25] Voir F. Mauriac, *op. cit.,* p. 162 : « Le péché contre l'Esprit » // Idem, *Viaţa lui Iisus*, trad. Pr. Emil Păsculescu-Orlea şi Constantin A. I. Ghica, Bucureşti, Editura Garamond, 2004, p. 104 : « Păcatul împotriva Duhului Sfânt ».

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

Il en résulte que la langue théologique – « les nominations » – représente une création et un choix des théologiens. La voie royale sur laquelle doivent marcher l'auteur et le traducteur chrétiens est de ne pas relativiser la vérité (comme fait le libéralisme) et, en même temps, de ne pas absolutiser le conventionnalisme de la langue (hérésie du traditionalisme). À l'origine de la *Vie de Jésus* il y a le rapport parole-écriture. La parole se rapporte à une Écriture antérieure qu'elle interprète. Et comme « toute prédication qui prendra les Écritures pour guide de sa parole sera appelée chrétienne »[26], alors la transposition même de la prédication dans une autre langue sera appelée chrétienne. ***La traduction chrétienne*** est la rencontre entre une âme fidèle à sa confession et à sa culture et une certaine forme.

Loin d'être un traité de théologie, le livre de Mauriac présente néanmoins dans la traduction roumaine quelques modifications linguistiques doctrinaires assez discutables, aussi bien que des modifications de contenu de quelques phrases. Prenons deux exemples : *« Présence qui n'est pas la Présence Eucharistique, mais dont la petite hostie donne une idée au chrétien le plus ordinaire, lorsque revenu à sa place, il referme son manteau doucement sur cette flamme au plus intime de son être, sur cette palpitation de l'Amour captif » = « Prezența lui, care nu e numai prezența în Sfânta Euharistie, dar despre care firimiturile din Sfânta Împărtășanie mărturisesc sufletului spălarea lui de păcate prin suferința celui răstignit pe Golgota »*[27]. Les traducteurs orthodoxes se voient obligés d'utiliser au lieu du terme catholique « hostie » (gr. azyma = « pâine nedospită ») un correspondant explicatif en concordance avec la doctrine de leur Église : « firimiturile din Sfânta Împărtășanie » (gr. artos = « pâine dospită »). Puis, ils remplacent l'idée catholique du culte envers le Sacré Cœur de Jésus avec l'idée du sacrifice rédempteur. Peut-être ont-ils voulu mettre l'accent sur l'étroite liaison entre la communion des fidèles avec le Christ et l'état sacrificiel actuel du Christ, liaison perçue par les Catholiques seulement comme union par amour avec le Christ, comme source de puissance, de joie et de

[26] Paul Ricoeur, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 124.
[27] F. Mauriac, *op. cit.*, p. 246 // *op. trad.*, p. 171.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

résurrection, tout en séparant le caractère de sacrement de l'Eucharistie de celui de sacrifice.

Un autre exemple : *« Et Il les introduit dans le mystère de l'Union » = « Şi El îi introduce în taina "Firii cea în două firi" »*[28]. Les traducteurs se servent d'une modulation explicative qui, malheureusement, dégénère presque dans l'hérésie monophysite[29]. Il aurait bien été de traduire par *« taina Persoanei cea în două firi»* ou, tout simplement *« taina Unirii »*, en laissant au lecteur la tâche de se documenter davantage sur la réalité christologique de la *communicatio idiomatum* entre les deux natures, divine et humaine, dans la Personne unique du Dieu fait Homme.

Les traducteurs roumains de la *Vie de Jésus* de Mauriac ont apporté des transformations au texte original. Parmi les procédés de transformations on pourrait donc citer *la substitution* – par surinterprétation ou par contrainte linguistique et confessionnelle, *la suppression*, plus rarement *l'adjonction*, la traduction étant plus courte que l'original. Un exemple de suppression : *« Il est la possession de tous, donné, livré à chacun en particulier » = « E stăpânul tuturor »*[30], ce qui entraîne tant la perte de l'effet stylistique, que de l'idée réelle du texte mauriacien : l'auteur ne met pas sur le tapis la question de la théocratie, mais le fait extraordinaire de la kénose du Christ eucharistique. Il en résulte que les deux traducteurs n'ont pas toujours choisi la meilleure solution de traduction. C'est pourquoi je considère que la traduction de ce livre doit être révisée.

Sur le plan poïétique, le traducteur chrétien doit faire de son mieux pour ne rien perdre de la profondeur de l'éclat du texte

[28] Idem, *op. cit.*, p. 215 // *op. trad.*, p. 147.

[29] L'hérésie monophysite déformera, dans un sens à l'extrême opposé de Nestorius, la doctrine catholique définie au concile d'Ephèse (431) : le monophysisme d'Eutychès confondra alors les deux natures dans le Christ, humaine et divine, considérant la nature humaine comme seulement une « apparence », en réalité absorbée par la nature divine. Ce qui amènera la convocation du concile de Chalcédoine, en 451, qui sera le 4e concile oecuménique. Les Pères de Chalcédoine proclamant que l'union hypostatique n'entraîne pas pour autant la confusion des deux natures, ni l'« absorption » de l'une par l'autre, définiront alors, par une formule célèbre, que, dans le Christ « vrai homme et vrai Dieu », les deux natures humaine et divine sont « *sans confusion, sans mutation, sans division, sans séparation* ».

[30] F. Mauriac, *op. cit.*, p. 248 // *op. trad.*, p. 172.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

évangélique. Il doit avoir aussi un rapport de fidélité au vouloir dire de l'auteur, à la langue d'arrivée et au destinataire de la traduction[31]. Trahir un de ces paramètres c'est faire échouer le sens du texte. Il faut comprendre la fidélité au sens – corollaire de la liberté en traduction – « non pas en tant qu'esprit par opposition à la lettre, mais en tant qu'effet global du texte sur le destinataire »[32]. Le langage religieux revendique une harmonisation entre ***littéralité*** et ***littérarité***, aussi bien qu'un effort conscient d'identification des mots correspondants qui puissent conserver et transmettre objectivement la vérité transcendante que le texte-source propose pour nous diriger vers la connaissance de Dieu.

Quel serait, par conséquent, le rôle du traducteur chrétien dans le contexte du mouvement œcuménique actuel ? Unificateur entre les confessions ? C'est trop dire, car cela dépasse les limites humaines. Lui, il ne fait que réactualiser implicitement l'ardente prière de Jésus pour que tous les chrétiens parviennent à « l'unité parfaite », « pour que tous soient un » comme le Père et le Fils sont un (Jn 17, 11-23), mais ***l'union est indubitablement l'œuvre du Saint Esprit***.

Toutes les langues sont aussi riches que puissantes et elles se retrouvent dans la langue et la culture universelles de l'Esprit Saint. Toutes sont aptes à devenir le moyen d'expression de la vérité et, ainsi, aucune d'elles ne devient la langue « exclusive » de la vérité. La langue de la vérité appartient à toute nation et à toute époque de l'histoire. Dieu fait Homme est toujours vivant, tout comme l'Écriture, et c'est uniquement la vie de l'Esprit qui nous fait partager la compréhension, autant qu'il nous est possible, de quelque chose de l'abîme de la Divinité. La parole scripturaire n'est pas par elle-même autorévélatrice. L'hospitalité linguistique du texte fondé sur l'Evangile ne découvre son mystère que dans la descente pentecôtiste.

En quittant l'espace chrétien de la merveilleuse traduction « à genoux », j'ai laissé à la fin de mon exposé la remarque la plus douloureuse vis-à-vis de ce syntagme bien actuel : le traducteur de nos jours est effectivement tenu « à genoux » par les maisons d'éditions,

[31] Amparo Hurtado-Albir, *La notion de fidélité en traduction*, Paris, Didier Érudition, 1990, p. 118.
[32] Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui. La modèle interprétatif*, Paris, Lettres Modernes Minard, 1994, p. 69.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

pour qu'on ne lui voie pas « la tête », pour qu'il ne soit pas connu et reconnu. Une preuve significative dans ce sens : *Viaţa lui Iisus* publiée par les Éditions « Bună ziua » ne marque nulle part le nom du traducteur. Puis, en ce qui concerne le même livre paru aux Éditions Garamond (2004), il faut tourner deux pages pour trouver en bas, « agenouillés », les noms des deux traducteurs : Pr. Em. Păsculescu-Orlea et Constantin A. I. Ghica[33]. Quelle soit la raison réelle de cette marginalisation du travail colossal du traducteur? Ignorance, indifférence ou malveillance ? J'estime que le nom du traducteur devrait obligatoirement apparaître sur la couverture même du livre, en second plan, assurément, et de manière lisible.

En guise de conclusion, permettez-moi de rendre hommage à tous les traducteurs chrétiens qui par l'accomplissement de leur sainte mission luttent contre la dévalorisation et la déchéance sémantique et spirituelle de la parole dans la culture moderne.

Pèlerins à la poursuite du Verbe incarné, messagers du Logos éternel et semeurs de Sa Parole, compagnons, apôtres, témoins et confesseurs de la vérité de la Parole divine, philologues et théologiens à la fois, tout cela confirme une authentique existence multidimensionnelle, puisque divino-humaine, assumée de bon gré par les traducteurs vraiment chrétiens. En face de l'athéisme « cultivé » et de l'anthropophagie polie de la civilisation contemporaine, il faut opposer des personnalités théophores, christophores, pnevmatophores qui par la profondeur de leur message chrétien et par l'intégrité de leur vie sauvent l'âme et sacralisent la langue du peuple.

Bibliographie :

Traduction Œcuménique de la Bible (TOB), Paris, Alliance Biblique Universelle, Éditions du Cerf, 1988
Biblia sau Sfânta Scriptură, Bucureşti, Editura Institutului Biblic şi de Misiune al BOR, 1988
Belu, Dumitru Ioan, « Graiul în funcţia lui etică », *Mitropolia Moldovei şi Sucevei*, XLVII, nr. 7-8, 1971

[33] Il s'agit en fait de la même traduction rééditée.

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)

Escallier, Claude, *Mauriac et l'Evangile*, préface de Jean Touzot, Paris, Éditions Beauchesne, 1993
Hurtado-Albir, Amparo, *La notion de fidélité en traduction*, Paris, Didier Érudition, 1990
Ivăniş-Frenţiu, Maria, *Limba română şi limbajul rugăciunii*, editor Sorin Dumitrescu, Bucureşti, Editura Anastasia, 2001
Lederer, Marianne, *La traduction aujourd'hui. La modèle interprétatif*, Paris, Lettres Modernes Minard, 1994
Mauriac, François, « Vue sur mes romans », *Le Figaro littéraire*, 15 novembre 1952, dans « Les Cahiers de l'Herne », sous la direction de C-tin Tacou et Jean Touzot, Paris, Éditions de l'Herne, 1985
Meynet s. j, Roland, *Études sur la traduction et l'interprétation de la Bible*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, collection « Sources-Cibles », dirigée par Henri Awaiss et Jarjoura Hardane, 2006
Noica, Rafail, *Cultura Duhului*, Alba-Iulia, Editura Reîntregirea, 2002
Papadopoulou, Stilianou G., *Teologie şi limbă*, trad. Pr. Conf. Dr. Constantin Băjău, Editura Mitropolia Olteniei, Craiova, 2007
Popovitch, Justin, *Philosophie orthodoxe de la vérité*, traduit du serbe par Jean-Louis Palierne, Lausanne, Éditions L'Age d'Homme, 1997, tome 5
Renan, Ernest, *Vie de Jésus*, Paris, Éditions Payot, 1932
Ricoeur, Paul, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Éditions du Seuil, 1986
Schmemann, Alexander, *Postul cel mare*, trad. rom. A. Stroe et L. Constantin, Bucureşti, Editura Univers Enciclopedic, 1995
Stăniloae, Dumitru, *Iisus Hristos sau restaurarea omului*, Craiova, Editura Omniscop, 1993

Corpus de textes :

Mauriac, François, *Vie de Jésus*, Paris, Éditions Flammarion, 1993
Mauriac, François, *Viaţa lui Iisus*, Bucureşti, Editura Bună ziua, 1990
Mauriac, François, *Viaţa lui Iisus*, trad. Pr. Emil Păsculescu-Orlea şi Constantin A. I. Ghica, Bucureşti, Editura Garamond, 2004

BDD-A5053 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:02:02 UTC)